

Sannerville – Jacqueline Bérard

*Souvenirs du débarquement du 6 juin 44 par Mme Jacqueline Bérard
Témoignage édité par la mairie de Sannerville à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la libération.*

Pendant la nuit du 5 au 6 juin, nous entendons le canon au loin. Des véhicules blindés allemands roulent sous nos fenêtres, sur la petite route montant au village de Sannerville (inclus dans la zone côtière interdite) jusque vers le bord de la mer, à vol d'oiseau, quelques kilomètres de Cabourg et de Pégasus Bridge, point de rassemblement de la 6^{ème} Division aéroportée Britannique.

A 6 heures du matin, je suis devant la maison et je vois arriver un groupe de parachutistes anglais camouflés, qui demandent s'ils sont bien à la Tuilerie du Maizeret. Comme preuve de ce qu'ils cherchent, ils nous montrent une photo aérienne de l'usine, prise le 3 mars 1944, avec l'assurance qu'ils trouveraient là, aide et bon accueil. Congratulations chaleureuses avec ces hommes qui viennent nous libérer.

Nous les faisons monter au dernier étage des séchoirs, l'usine est arrêtée, bien entendu, il n'y a plus d'électricité depuis deux jours, la centrale de Caen ayant été bombardée. De là-haut, la vue s'étend au sud, sur la plaine de Caen, où l'on peut voir jusqu'à Falaise, à 40 km de là.

Pendant ce temps, les femmes qui habitent les maisons autour de l'usine et moi-même prenons nos vélos pour aller au village de Sannerville, à 2,5 km environ, chercher du pain ; sans électricité, le boulanger aura bien du mal à cuire sa fournée du jour.

En suivant la route qui longe les herbages, nous passons devant un lavoir où sont en faction quelques soldats allemands ; ils nous laissent passer disant : « il faut nourrir les femmes et les enfants français ». Les habitants des maisons bordant la route de Rouen sont terrés chez eux, car les tirs se succèdent dans cette partie du village.

En rentrant, nous constatons que les allemands sont toujours au lavoir.

Un peu plus loin, à l'endroit où la route est très ombragée par de vieux et grands ormes, nous voyons arriver notre détachement anglais, casque abondamment garni de feuillage, visage barbouillé de noir, etc. Le commandant du groupe nous fait signe de nous taire, son doigt sur la bouche. En le croisant, je le préviens, tout bas, de la présence des allemands à 700 mètres environ. Le revoyant dans la cour de l'usine, un peu plus tard, je lui demande si le poste allemand était encore là à leur passage.

- Réponse affirmative : « *Nous leur avons fait leur affaire.* »

- Moi : « *Je n'ai rien entendu.* »

- Eux : « *Bien sûr, pour éviter le bruit, nous avons opéré à l'arme blanche.* »

Quel émoi pour moi, j'ai fait mon devoir de Française en les signalant, mais j'ai contribué à la mort de ces soldats qui ne faisaient qu'obéir aux ordres.

Les tirs ont continué toute la journée sur l'usine et aux alentours. Quelques-unes des maisons dont la nôtre, ont été touchées.

Les journées se passent sous les balles. Nous nous abritons dans les galeries du four de l'usine éteint depuis plusieurs jours. Nous y campons même la nuit, bon abri pour la trentaine de personnes que nous sommes.

Au bout d'une semaine, le commandant nous informe qu'ils sont obligés de se retirer, les renforts attendus n'ayant pu arriver à cause du mauvais temps.

Le soir du 13 juin, les patrouilles allemandes se succèdent autour et dans l'usine. On nous compte même, persuadés que parmi notre groupe, se cachent des jeunes désireux de rejoindre les lignes anglaises.

Le 16 juin, un officier allemand nous donne deux heures pour quitter l'usine, ayant, paraît-il, des armes secrètes à utiliser.

Nous partons donc hélas, grâce à nos deux véhicules, un camion et une camionnette à gazogène, avec valises et balluchons et quelques matelas pour nous tous, sans compter la provision de charbon de bois pour rester autonomes.

Avec notre groupe de trente personnes, nous trouvons refuge à quelques kilomètres de là, dans une ferme amie du Pays d'Auge. Cette petite commune de Saint-Pierre-du-Jonquet est remplie de réfugiés de Troarn et des environs.

Etant sur la hauteur, nous voyons de là, les jours suivants, la ronde des forteresses volantes américaines venant bombarder Caen, se succédant pendant des heures. Nous voyons les incendies de cette malheureuse ville où plus de dix mille personnes ont trouvé la mort.

La secrétaire de mairie est venue nous prévenir que les Allemands nous recherchaient, s'étant aperçus que nous avions hébergé les parachutistes anglais pendant huit jours. Il était donc préférable de s'éloigner vite.

Bagages rassemblés rapidement, véhicules en état de marche, nous repartons toujours à trente, au petit matin, direction le sud. Nouvelle alarme aux abords de la route de Aris qu'il faut pourtant traverser sous un violent bombardement.

Et les jours passent, nous suivons la progression des armées alliées mais n'entendons pas parler de notre secteur de Caen-Troarn.

N'y tenant plus, dès le 16 Août, nous partons à 5 adultes dans la camionnette pour voir ce qu'est devenue notre maison.

La circulation est réglée par la Military Police.

Nous nous faufileons parmi les convois militaires jusqu'à cette malheureuse ville de Caen que nous traversons en direction de Bayeux. Seul le quartier de Saint-Etienne a été un peu épargné.

La région de Bayeux ayant été libérée dès le soir du 6 juin, nous retrouvons un peu de calme chez ma sœur à Lasson. Retrouvailles émouvantes, elle a voulu aller plusieurs fois jusqu'à Sannerville, ayant appris les combats qui s'y étaient livrés, mais avait toujours été

refoulée à Pegasus-Bridge, la traversée du canal de l'Orne. Nous allons le lendemain chercher des laissez-passer au G.Q.G d'Arromanches, où nous apprenons que Troarn et Sannerville ont été libérés et sont toujours dans la zone des combats.

L'usine est en ruine, la maison tient encore debout, protégée par des sacs de sable, elle a dû servir d'infirmierie et est complètement pillée, mais elle n'a plus de toit, les arbres sont mitraillés, silence total dans la campagne, plus un oiseau.

Notre pauvre village de Sannerville est sinistré à 85%. Plus d'eau, plus de routes... aucune maison n'a été épargnée, ni l'église. Tout est à refaire. Nous sommes les premiers habitants à rentrer. Que de démarches nous attendent avant de retrouver une vie à peu près normale. Le courant électrique sera rétabli en septembre 1945 et le téléphone en mars 1946. Nous survivons.

Nous réalisons que nous achevons une tranche de notre existence. Il faudra reconstruire sur de nouvelles bases.